

« MIROIRS DES HOMMES »

*Monographie
du Rentier*

HONORÉ DE BALZAC



Éditions de la Première Heure

« Miroirs des hommes »

Monographie du Rentier

Honoré de Balzac

TEXTE INTÉGRAL

Éditions de la Première Heure

La *Monographie du Rentier* est parue en 1841 dans le tome III des *Français peints par eux-mêmes*, recueil collectif édité en neuf volumes de 1840 à 1842 par Léon Curmer (Paris). Ce recueil a ensuite été réédité de 1876 à 1878 par l'éditeur Philippart (Paris). La *Monographie* a aussi été éditée en 1841 par P. Martinon (Paris), sous le titre *Physiologie du Rentier de Paris et de province*, avec un texte de Arnould Frémy (*Le Rentier de province*).

La texte présenté ici a été établi d'après ces trois éditions. Toutes les notes ont été ajoutées, excepté la première, provenant de l'auteur. L'orthographe et la ponctuation ont été actualisées.

© éditions de la Première Heure, setembre 2012.
ISBN 978-2-917246-10-8
<http://premiereheure.free.fr>

RENTIER. — Anthropomorphe selon Linné¹, mammifère selon Cuvier, genre de l'ordre des Parisiens, famille des Actionnaires, tribu des Ganaches², le *civis inermis*³ des anciens, découvert par l'abbé Terray, observé par Silhouette, maintenu par Turgot et Necker, définitivement établi aux dépens des Producteurs de Saint-Simon⁴ par le Grand-Livre. Voici les caractères de cette tribu remarquable adoptée aujourd'hui par les micographes⁵ les plus distingués, de la France et de l'étranger.

Le Rentier s'élève entre cinq à six pieds de hauteur, ses mouvements sont généralement lents, mais

1. Nous tenons pour la classification du grand Linné contre celle de Cuvier ; le mot anthropomorphe est une expression de génie, et convient éminemment aux mille espèces créées par l'état social. (Note de l'auteur.)

2. Personne sans talent.

3. Citoyen sans arme.

4. Penseur français précurseur du socialisme.

5. Ce mot semble avoir été parfois utilisé au XIX^e siècle à la place de *micrographe*.

la Nature attentive à la conservation des espèces frêles, l'a pourvu d'omnibus à l'aide desquels la plupart des Rentiers se transportent d'un point à un autre de l'atmosphère parisienne, au-delà de laquelle ils ne vivent pas. Transplanté hors de la Banlieue, le Rentier dépérit et meurt. Ses larges pieds sont recouverts de souliers à nœuds, ses jambes sont douées de pantalons à couleurs brunes ou roussâtres ; il porte des gilets à carreaux d'un prix médiocre ; à domicile, il est terminé par des casquettes ombelliformes ; au dehors, il est couvert de chapeaux à douze francs. Il est cravaté de mousseline blanche. Presque tous les individus sont armés de cannes et d'une tabatière d'où ils tirent une poudre noire avec laquelle ils farcissent incessamment leur nez, usage que le fisc français a très heureusement mis à profit. Comme tous les individus du genre Homme (Mammifères), il est septivalve et paraît avoir un système d'organes complets : une colonne vertébrale, l'os hyoïde, le bec coracoïde et l'arcade zygomatique. Toutes les pièces sont articulées, graissées de synovie, maintenues par des nerfs ; le Rentier a certainement des veines et des artères, un cœur et des poumons. Il se nourrit de verdure maraîchère, de céréales passées au four, de charcuterie variée, de lait falsifié, de bêtes soumises à l'octroi municipal¹ ; mais, nonobstant le haut prix de ces aliments particuliers à la ville de Paris, le sang a chez

1. Taxe municipale sur les produits de consommation courante entrant dans la ville.

lui moins d'activité que chez les autres espèces. Aussi présente-t-il des différences notables qui ont porté les observateurs français à en constituer un genre. Sa face pâle et souvent bulbeuse est sans caractère, ce qui est un caractère. Les yeux peu actifs offrent le regard éteint des poissons quand ils ne nagent plus, étendus sur le persil de l'étalage chez Chevet. Les cheveux sont rares, la chair est filandreuse ; les organes sont paresseux. Les Rentiers possèdent des propriétés narcotiques extrêmement précieuses pour le gouvernement qui, depuis vingt-cinq ans, s'est efforcé de propager cette espèce : il est en effet difficile aux individus de la tribu des Artistes, genre indomptable qui leur fait la guerre, de ne pas s'endormir en écoutant un Rentier dont la lenteur communicative, l'air stupide et l'idiome dépourvu de toute signification sont hébétants. La science a dû chercher les causes de cette propriété. Quoique chez les Rentiers la boîte osseuse de la tête soit pleine de cette substance blanchâtre, molle, spongieuse qui donne aux véritables Hommes, parmi les Anthropomorphes, le titre glorieux de roi des animaux et semble justifié par la manière dont ils abusent de la Création, Vauquelin, d'Arcet, Thénard, Flourens, Dutrochet, Raspail et autres individus de la tribu des Chercheurs n'y ont pas, malgré leurs essais, découvert les rudiments de la pensée. Chez tous les Rentiers distillés jusqu'aujourd'hui, cette substance n'a donné à leurs analyses que 0,001 d'esprit, 0,001 de jugement, 0,001 de goût, 0,069 de bonasserie, et le reste en envie de vivre d'une façon quelconque. Les

phrénologues, en examinant avec soin l'enveloppe extérieure du mécanisme intellectuel, ont confirmé les expériences des chimistes : elle est d'une rondeur parfaite, et ne présente aucun accident bossu.

Un illustre auteur prépare un traité de Rienologie où les particularités du Rentier sont très amplement décrites, et nous ne voulons emprunter rien de plus à ce bel ouvrage. La science attend ce travail avec d'autant plus d'impatience, que le Rentier est une conquête de la civilisation moderne. Les Romains, les Grecs, les Égyptiens, les Perses ont ignoré totalement ce grand Escompte national, appelé Crédit. Jamais ils n'ont voulu *croire* (d'où crédit) à la possibilité de remplacer un domaine par un carré de papyrus quelconque. Cuvier n'a trouvé aucun vestige de ce genre dans les gypses qui nous ont conservé tant d'animaux antédiluviens, à moins qu'on ne veuille accepter l'homme pétrifié découvert dans une carrière de grès et que les curieux ont été voir il y a quelques années, comme un spécimen du genre Rentier ; mais combien de graves questions cette opinion ne soulèverait-elle pas ? Il y aurait donc eu des Grands-Livres et des agents de change avant le déluge ! Le Rentier ne remonte certainement pas plus haut que le règne de Louis XIV, sa formation date de la constitution des rentes sur l'hôtel de ville. L'Écossais Law¹ a beaucoup contribué à

1. Économiste et banquier, John Law de Lauriston inventa l'usage du billet de banque à la place de la monnaie-métal. Son système sera adopté par la France en 1716.

l'accroissement de cette tribu dolente. Comme celle du ver à soie, l'existence du Rentier dépend d'une feuille, et comme l'œuf du papillon, il est vraisemblablement pondu sur papier. Malgré les efforts des rudes logiciens auxquels sont dus les travaux célèbres du Comité de Salut Public, il est impossible de nier ce genre après l'érection de la Bourse, après les emprunts, après les écrits d'Ouvrard, de Bricogne, Laffitte, Villèle et autres individus de la tribu des Loups-Cerviers et des Ministres spécialement occupés à tourmenter les Rentiers. Oui ! le faible et doux Rentier a des ennemis contre lesquels la Nature sociale ne l'a point armé. La Chambre des députés leur consacre d'ailleurs, quoique à regret, un chapitre spécial au budget, tous les ans.

Ces observations sans réplique font justice des tentatives restées d'ailleurs sans succès, des Producteurs, des Économistes, ces tribus créées par Saint-Simon et Fourier¹, qui ne tendaient à rien moins qu'à retrancher ce genre, considéré par eux comme parasite. Ces classificateurs ont été beaucoup trop loin. Ils n'ont pas tenu compte des travaux antérieurs du Rentier. Il est dans ce genre plusieurs individus, notamment dans la variété des PENSIONNÉS et des MILITAIRES, qui ont accompli des labeurs. Il est faux que, semblable à la poulpe² trouvée dans la coque de l'argonaute, les

1. Comme Saint-Simon, Charles Fourier est aussi un précurseur du socialisme.

2. Ancien terme pour *pulpe*.

Rentiers jouissent d'une coquille sociale qui ne leur appartienne pas. Aussi tous ceux qui veulent supprimer le Rentier, et plusieurs Économistes persistent malheureusement encore dans cette thèse, commentent-ils par vouloir coordonner autrement la science, et font-ils table rase en renversant la Zoologie politique. Si ces insensés novateurs réussissaient, Paris s'apercevrait bientôt de l'absence des Rentiers. Le Rentier, qui constitue une transition admirable entre la dangereuse famille des Prolétaires et les familles si curieuses des Industriels et des Propriétaires, est la pulpe sociale, le Gouverné par excellence. Il est médiocre, soit ! Oui, l'instinct des individus de cette classe les porte à jouir de tout sans rien dépenser ; mais ils ont donné leur énergie goutte à goutte, ils ont fait leur faction de garde national quelque part. D'ailleurs leur utilité ne saurait être niée sans une formelle ingratitude envers la Providence : à Paris, le Rentier est comme du coton entre les autres espèces plus remuantes qu'il empêche de se briser les unes contre les autres. Ôtez le Rentier, vous supprimez en quelque sorte l'ombre dans le tableau social, la Physionomie de Paris y perd ses traits caractéristiques. L'Observateur, cette variété de la tribu des Gâte-Papier, ne verrait plus, défilant sur les boulevards, ces curiosités humaines qui marchent sans mouvement, qui regardent sans voir, qui se parlent à elles-mêmes en remuant leurs lèvres sans qu'il se produise de son, qui sont trois minutes à ouvrir et à fermer l'opercule de leur tabatière, et dont les profils bizarres justifient

les délicieuses extravagances des Callot, des Monnier, des Hoffmann, des Gavarni, des Grandville. La Seine, cette belle reine, n'aurait plus ses courtisans : le Rentier ne va-t-il pas la voir quand elle charrie, quand elle est prise en entier, quand elle arrive au-dessus de l'étiage inscrit au pont Royal, quand elle est à l'état de ruisseau, perdue dans les sables du bras de l'Hôtel-Dieu ? En toute saison, le Rentier a des motifs pour aller contempler la Seine. Le Rentier s'arrête encore très bien devant les maisons que démolit la tribu des Spéculateurs. Intrépidement planté comme sont ses pareils sur leurs jambes, le nez en l'air, il assiste à la chute d'une pierre qu'un maçon ébranle avec un levier en haut d'une muraille ; il ne quitte pas la place que la pierre ne tombe, il a fait un pacte secret avec lui-même et la pierre, et quand la chute est accomplie, il s'en va excessivement heureux, absolument comme un Académicien le serait de la chute d'un drame romantique, car on trouve chez le Rentier beaucoup de sentiments humains. Inoffensif, il ne pratique pas d'autres renversements ! Le Rentier est admirable en ce sens qu'il remplit les fonctions du chœur antique. Comparses de la grande comédie sociale, il pleure quand on pleure, il rit quand on rit, il chante en ritournelle les infortunes et les joies publiques. Il triomphe dans un coin du théâtre des triomphes d'Alger, de Constantine, de Lisbonne, d'Ulloa, comme il déplore la mort de Napoléon, les catastrophes de Fieschi, de Saint-Merry, de la rue Transnonain. Il regrette les hommes célèbres qui lui sont inconnus, il traduit en

style de Rentier les pompeux éloges des journaux, il lit les journaux, les prospectus, les affiches, lesquelles seraient inutiles sans lui.

N'est-ce pas pour lui que sont inventés ces mots qui ne disent rien et répondent à tout : Progrès, Vapeur, Bitume, Garde nationale, Élément démocratique, Esprit d'association, Légalité, Intimidation, Mouvement et Résistance ? Vous êtes enrhumé, le caoutchouc empêche les rhumes ! Vous éprouvez ces effroyables lenteurs administratives qui enrayent l'activité française, vous êtes vexé superlativement, le Rentier vous regarde en hochant la tête, il sourit et dit : « Ah ! la Légalité ! » Le Commerce ne va pas : « Voilà les effets de l'Élément démocratique ! » À tout propos il se sert de ces mots consacrés et dont la consommation est si grande que, depuis dix ans, il y en a de quoi défrayer cent historiens futurs, si l'avenir veut les expliquer. Le Rentier est sublime de précision dans sa manière d'employer et de quitter ce mot d'ordre inventé par les individus de la famille des Politiques pour occuper les Gouvernés. Sous ce rapport, il est une machine barométrique pour la connaissance du temps parisien, comme les grenouilles vertes dans un bocal, comme les capucins qui se couvrent et se découvrent au gré de l'atmosphère. Quand le Mot arrive — et en France il arrive toujours avec la Chose ! — à Paris, le Mot et la Chose, n'est-ce pas comme un cheval et son cavalier ? —, aussitôt le Rentier se mêle aux furieux tourbillons de la Chose, il y applaudit dans son petit

monde, il encourage ce galop parisien : il n'y a rien de beau comme le bitume, le bitume peut servir à tout ; il en garnit les maisons, il en assainit les caves, il l'exalte comme pavage, il porterait des souliers de bitume ; ne pourrait-on pas faire des biftecks en bitume ? La ville de Paris doit être un lac d'asphalte. Tout à coup le bitume, plus fidèle que le sable, garde l'empreinte des pieds, il est broyé sous les *roues innombrables qui sillonnent Paris dans tous les sens*. « On reviendra du bitume ! » dit le Rentier qui destitue le bitume comme il a destitué Manuel et la Branche aînée, le moiré métallique et la garde nationale, la girafe et les commandites, etc. Si le feu prenait dans Paris, les boulevards s'en iraient dans les ruisseaux ! Il jette feu et flamme contre le bitume. Un autre jour, il soupçonne le Progrès d'aller en arrière, et après avoir soutenu l'Élément démocratique, il arrive à vouloir renforcer le Pouvoir, il va jusqu'à prendre Louis-Philippe en considération. « Êtes-vous sûr, demande-t-il alors, que le roâ ne soit pas un grand homme ? La bourgeoisie, môtieur, avouez-le, n'aurait su faire un mauvais choix. » Il a sa politique résumée en quelques mots. Il répond à tout par le colosse du Nord, ou par le machiavélisme anglais. Il ne se défie ni de la Prusse ambitieuse, ni de la perfide Autriche, il s'acharne avec le *Constitutionnel* sur le machiavélisme anglais et sur la grosse boule de neige qui roule dans le Nord, et qui se fondrait au Midi. Pour le Rentier comme pour le *Constitutionnel*, l'Angleterre est d'ailleurs une commère à deux fins,

excessivement complaisante ; elle est tour à tour la machiavélique Albion et le pays modèle : machiavélique Albion quand il s'agit des intérêts de la France froissée et de Napoléon ; pays modèle quand il est utile de l'opposer aux ministres.

Les savants qui ont voulu rayer le Rentier de la grande classification des êtres sérieux se sont fondés sur son aversion pour le travail : on doit l'avouer, il aime le repos. Il a contre tout ce qui ressemble à un soin une si violente antipathie, que la profession de receveur de rentes a été créée pour lui. Ses inscriptions de rentes sur le Grand-Livre ou ses contrats, son titre de pension sont déposés chez un de ces hommes d'affaires qui n'ayant pas eu de capitaux pour acheter une étude d'avoué, d'huissier, de commissaire-priseur, d'agréé, de notaire, se sont fait un cabinet d'affaires. Au lieu d'aller chercher son argent au Trésor, le Rentier le reçoit au sein de ses pénates. Le Trésor public n'est pas un être vivant, il n'est pas causeur, il paye et ne dit mot ; tandis que le commis du receveur ou le receveur viennent causer quelques heures chez le Rentier quatre fois par an. Quoique cette visite coûte un pour cent de la rente, elle est indispensable au Rentier qui s'abandonne à son receveur ; il en tire quelques lumières sur la marche des affaires, sur les projets du gouvernement. Le Rentier aime son receveur par suite d'une sensiblerie particulière à cette tribu, il s'intéresse à tout également : il s'attache à ses meubles, à son quartier, à sa servante, à son portier, à sa mairie, à sa compa-

gnie quand il est garde national. Par-dessus tout, il adore la ville de Paris, il aime le roi systématiquement, il nomme avec emphase mademoiselle d'Orléans « Madame ». Le Rentier réserve toute sa haine pour les républicains. S'il admet dans son journal et dans sa conversation l'Élément démocratique, il ne le confond pas avec l'esprit républicain. « Ah ! minute, dit-il ; l'un n'est pas l'autre ! » Il s'enfonce alors dans des discussions qui le ramènent en 1793, à la Terreur ; il arrive alors à la réduction des rentes, cette Saint-Barthélémy financière. La République est connue pour nourrir de mauvais desseins contre les Rentiers, la République seule a le droit de faire banqueroute, « parce que, dit-il, il n'y a que *tout le monde* qui ait le droit de ne payer *personne* ». Il a retenu cette phrase et la garde pour le coup de massue dans les discussions politiques. En causant avec le Rentier, vous éprouvez aussitôt les propriétés narcotiques communes à presque tous les individus de ce genre. Si vous le laissez appréhender un bouton de votre redingote, si vous regardez son œil lent et lourd, il vous engourdit ; si vous l'écoutez, il vous décroche les maxillaires, tant il vous répète de lieux communs. Vous apprenez d'étranges choses.

« La Révolution a positivement commencé en 1789, et les emprunts de Louis XIV l'avaient bien ébauchée ! Louis XV, un égoïste, homme d'esprit néanmoins, roi dissolu, — vous connaissez son Parc-aux-Cerfs ? — y a beaucoup contribué ! M. Necker, Genevois mal intentionné, a donné le branle. Ce

sont toujours les étrangers qui ont perdu la France. Il y a eu la queue au pain. Le maximum a causé beaucoup de tort à la Révolution. Buonaparte a pourtant fusillé les Parisiens, eh bien ! cette audace lui a réussi. Savez-vous pourquoi Napoléon est un grand homme ? Il prenait cinq prises de tabac par minute dans des poches doublées de cuir, adaptées à son gilet ; il rognait les fournisseurs, il avait Talma pour ami : Talma lui avait appris ses gestes, et néanmoins il s'était toujours refusé à décorer Talma d'aucun ordre. L'Empereur a monté la garde d'un soldat endormi pour l'empêcher d'être fusillé, pendant ses premières campagnes d'Italie. » Le Rentier sait qui a nourri le dernier cheval monté par Napoléon, et il a mené ses amis voir ce cheval intéressant, mais en secret, de 1813 à 1821, car après l'événement du 5 mai 1821¹, les Bourbons n'ont plus eu rien à craindre de l'Empereur. Enfin, « Louis XVIII, qui cependant avait des connaissances, a manqué de justice à son égard en l'appelant monsieur de Buonaparte ».

Néanmoins le Rentier possède des qualités précieuses : il est bénin, il n'a pas la sourde lâcheté, l'ambition haineuse du paysan qui émiette le territoire. Sa morale consiste à n'avoir de discussion avec personne ; en fait d'intérêt, il vit entre son propriétaire et le portier ; mais il est si bien casé, si accoutumé à sa cour, à son escalier, à la loge, à la maison ; le propriétaire et le portier savent si bien qu'il restera dans

1. Mort de Napoléon Bonaparte.

son modeste appartement jusqu'à ce qu'il en sorte, comme il le dit lui-même, *les pieds en avant*, que ces deux personnes ont pour lui la plus flatteuse considération ! Il paye l'impôt avec une scrupuleuse exactitude. Enfin il est, en toute chose, pour le gouvernement. Si l'on se bat dans les rues, il a le courage de se prononcer devant le portier et les voisins ; il plaint le gouvernement, mais il excepte de sa mansuétude le préfet de police, il n'admet pas les manœuvres de la police : la police, qui ne sait jamais rien que ce qu'on lui apprend, est à ses yeux un monstre difforme, il voudrait la voir disparaître du budget. S'il se trouve pris dans l'émeute, il présente son parapluie, il passe, et trouve ces jeunes gens d'*aimables garçons égarés par la faute de la police*. Avant et pendant l'émeute, il est pour le gouvernement ; dès que le procès politique commence, il est pour les accusés. En peinture, il tient pour Vignerot, auteur du *Convoi du pauvre*. Quant à la littérature, il en observe le mouvement en regardant les affiches ; néanmoins il souscrit aux chansons de Béranger. Dans le moment actuel, il se pose sur sa canne, et demande d'un petit air entendu à un DAMERET (variété du Rentier) : « Ah ça ! décidément, ce George Sand (il prononce *Sang*) dont on parle tant, est-ce un homme ou une femme ? »

Le Rentier ne manque pas d'originalité. Vous vous tromperiez si vous le preniez pour une figure effacée. Paris est un foyer si vigoureusement allumé, Paris flambe avec une énergie si volcanique, que ses reflets y colorent tout, même les figures des arriè-

re-plans. Le Rentier met à son loyer le dixième de son revenu, d'après la règle d'un code inconnu qu'il applique à tout propos. Ainsi vous lui entendez prononcer les axiomes suivants : « Il faut manger les petits pois avec les riches, et les cerises avec les pauvres. Il ne faut jamais manger d'huîtres dans les mois sans R, etc. » Il ne dépasse donc jamais le chiffre de cent écus pour son loyer. Aussi le genre Rentier fleurit-il au Marais, au faubourg Saint-Germain, dans les rues abandonnées par la vie sociale. Il abonde rue du Roi-Doré, rue Saint-François, rue Saint-Claude, aux environs de la Place Royale, aux abords du Luxembourg, dans quelques faubourgs ; il a peur des quartiers neufs. Après trente ans de végétation, chaque individu s'est achevé la coquille où il se retire, et s'est assimilé pièce à pièce un mobilier auquel il tient : une pendule en lyre ou à soleil dans un petit salon mis en couleur, frotté, plein d'harmonies ménagères. Ce sont des serins empaillés sous un globe de verre, des croix en papier plié, force paillassons devant les fauteuils, et une vieille table à jouer. La salle à manger est à baromètre, à rideaux roux, à chaises antiques. Les serviettes, quand le couvert est mis, sont passées dans des coulants à chiffres fabriqués avec des perles de verre bleu par les mains de quelque amitié patiente. La cuisine est tenue avec une propreté remarquable. Peu soucieux de la chambre de domestique, le Rentier se préoccupe beaucoup de sa cave ; il a longtemps bataillé pour obtenir cave au bois et cave au vin, et quand il est questionné sur

ce détail, il dit avec une certaine emphase : « J'ai cave au bois et cave au vin ; il m'a fallu du temps pour amener là mon propriétaire, mais il a fini par céder. » Le Rentier fait sa provision de bois au mois de juillet, il a les mêmes commissionnaires pour le scier, il va le voir corder au chantier. Tout chez lui se mesure avec une exactitude méthodique. Il attend avec bonheur le retour des mêmes choses aux mêmes saisons : il se propose de manger un maquereau, il y a discussion sur le prix à y mettre, il se le fait apporter et plaisante avec la marchande. Le melon est resté dans sa cuisine comme une chose aristocratique, il s'en réserve le choix, il le porte lui-même. Enfin il s'occupe réellement et sérieusement de sa table, le manger est sa grande affaire, il éprouve son lait pour le café du matin, qu'il prend dans un gobelet d'argent en façon de calice.

Le matin, le Rentier se lève à la même heure par toutes les saisons ; il se barbifie, s'habille et déjeune. Du déjeuner au dîner, il a ses occupations. Ne riez pas ! Là commence cette magnifique et poétique existence inconnue aux gens qui se moquent de ces êtres sans malice. Le Rentier ressemble à un batteur d'or, il lamine des riens, il les étend, les change en événements immenses comme superficie ; il étale son action sur Paris, et dore ses moindres instants d'un bonheur admirablement inutile, vaste et sans profondeur. Le Rentier existe par les yeux, et son constant usage de cet organe en justifie l'hébêtement. La curiosité du Rentier explique sa vie, il ne

vivrait pas sans Paris, il y profite de tout. Vous imaginerez difficilement un poème plus beau ; mais ce poème de l'école de Delille est purement didactique. Le Rentier va toujours aux messes de mort et de mariage, il court aux procès célèbres, et quand il n'a pu obtenir de place à l'audience, il a du moins vu par lui-même la foule qui s'y porte. Il court examiner par lui-même le dallage de la place Louis-XV, il sait où en sont les statues et les fontaines ; il admire les sculptures que les écrivains ont obtenues de la Spéculation dans les maisons des nouveaux quartiers. Enfin, il se rend chez les inventeurs qui mettent des annonces à la quatrième page des journaux, il se fait démontrer leurs perfectionnements et leurs progrès ; il leur adresse ses félicitations sur leurs produits, et s'en va content pour son pays, après leur avoir promis des consommateurs. Son admiration est infatigable. Il va, le lendemain des incendies, contempler l'édifice qui n'existe plus. Il est pour lui des jours bien solennels : ceux où il assiste à une séance de la Chambre des députés. Les tribunes sont vides, il se croit arrivé trop tôt, le monde viendra ; mais il oublie bientôt le public absent, captivé qu'il est par des orateurs anonymes dont les discours de deux heures tiennent deux lignes dans les journaux. Le soir, mêlé à d'autres Rentiers, il exalte monsieur Guérin de l'Eure, ou le commissaire du roi qui lui répliqua. Ces illustres inconnus lui ont rappelé le général Foy, ce saint du libéralisme, abandonné comme un vieil affût. Pendant plusieurs années, il parlera de M. Guérin

de l'Eure, et s'étonnera d'être tout seul à en parler. Quelquefois il demande : « Que devient M. Guérin de l'Eure ? — Le médecin ? — Non, un orateur de la Chambre. — Je ne le connais pas. — Cependant il aurait bien ma confiance, et je m'étonne que le rôâ ne l'ait pas encore pris pour ministre. » Quand il y a un feu d'artifice, le Rentier fait à neuf heures un déjeuner dînatoire, met ses plus mauvais vêtements, serre son mouchoir dans la poche de côté de sa redingote, se dépouille de ses objets d'or et d'argent, et s'achemine à midi, sans canne, vers les Tuileries. Vous pouvez alors l'observer, entre une heure et deux, paisiblement assis, lui et sa femme, sur deux chaises, au milieu de la terrasse, où il reste jusqu'à neuf heures du soir avec une patience de Rentier. La ville de Paris ou la France ont dépensé, pour vingt mille bourgeois de cette force, les cent mille francs de feu d'artifice. Le feu a toujours coûté cent mille francs. Le Rentier a vu tous les feux d'artifice, il en conte l'histoire à ses voisins ; il atteste sa femme, il dépeint celui de 1815, au retour de l'Empereur. « Ce feu, monsieur, a coûté un million. Il y est mort du monde ; mais dans ce temps-là, monsieur, on s'en souciait comme de *cela*, dit-il en donnant un petit coup sec sur le couvercle de sa tabatière. Il y avait des batteries de canon, tous les tambours de la garnison. Il y avait là (il montre le quai) un vaisseau de grandeur naturelle, et là (il montre les colonnades) un rocher. En un moment, on a vu tout en feu : c'était Napoléon parfaitement ressemblant abordant

de l'île d'Elbe en France ! Mais cet homme-là savait dépenser son argent à propos. M^{onsieur}, je l'ai vu, moi, au commencement de la Révolution ; pensez que je ne suis pas jeune, etc. » Pour lui se donnent les concerts monstres, les *Te Deum*. Quoiqu'il soit pour l'indifférence en matière de religion, il va toujours entendre la messe de Pâques à Notre-Dame. La girafe, les nouveautés du Muséum, l'Exposition des tableaux ou des produits de l'industrie, tout est fête, étonnement, matière à examen pour lui. Les cafés célèbres par leur luxe sont encore créés pour ses yeux toujours avides. Jamais il n'a eu de journée comparable à celle de l'ouverture du chemin de fer, il a parcouru quatre fois le chemin dans la journée. Il meurt quelquefois sans avoir pu voir ce qu'il souhaite le plus : une séance de l'Académie française !

Généralement le Rentier va rarement au spectacle, il y va pour son argent, et il attend un de ces grands succès qui attirent tout Paris, il fait queue, il consacre à cette dépense les produits de ses économies. Le Rentier ne paye jamais les centimes de ses mémoires¹, il les met religieusement dans une sébile, et trouve ainsi, par trimestre, quelque quinze ou vingt francs qu'il s'est volés à lui-même. Ses fournisseurs connaissent sa manie, et lui ajoutent quelques centimes pour lui procurer le plaisir de les rogner. De là cet axiome : « Il faut toujours rogner les mémoires. » Le marchand qui résiste à ce retranchement lui devient suspect.

1. Détail des sommes dues à un fournisseur.

Le soir, le Rentier a plusieurs sociétés : celle de son café, où il regarde jouer aux dominos ; mais son triomphe est au billard ; il est extrêmement fort au billard sans avoir jamais touché une queue, il est fort comme *galerie*, il connaît les règles, il est d'une attention extatique. Vous pouvez voir dans les billards célèbres des Rentiers suivant les boules avec le mouvement de tête des chiens qui regardent les gestes de leurs maîtres ; ils se penchent pour savoir si le carambolage a eu lieu, ils sont pris en témoignage, et font autorité ; mais on les trouve parfois endormis sur les banquettes, narcotisés l'un par l'autre. Le Rentier est si violemment attiré au dehors, il obéit à un mouvement de va-et-vient si impérieux, qu'il fréquente peu les sociétés de sa femme où l'on joue le boston, le piquet et l'impériale ; il l'y conduit et vient la chercher. Toutes les fois, depuis vingt ans que son pas se fait entendre, la compagnie a dit : « Voilà monsieur Mitouflet ! » Par les jours de chaleur, il promène sa femme, qui lui cause alors la surprise de le régaler d'une bouteille de bière. Le jour où leur unique servante réclame une sortie, le couple dîne chez un restaurateur, et s'y livre aux surprises de l'omelette soufflée, aux joies des plats *qui ne se font bien que chez les restaurateurs*. Le Rentier et sa femme parlent avec déférence au garçon, ils vérifient leur compte d'après la carte, ils étudient l'addition, font provision de cure-dents et se tiennent avec une dignité sérieuse : ils sont en public.

La femme du Rentier est une de ces femmes vulgaires, entre la femme du peuple et la bourgeoise à

prétention. Elle désarme le rire, elle n'offusque personne, chacun devine chez elle un parti pris ; elle a des boucles de ceinture en chrysocale¹ conservées avec soin ; fière de son ventre de cuisinière, elle n'admet plus le corset ; elle a eu la beauté du diable, elle cultive le bonnet rond, mais elle met parfois un chapeau qui lui va comme à une marchande de chiffons. Comme disent ses amies, la chère madame Mitouflet n'a jamais eu de goût. Pour ces sortes de femmes, Mulhouse, Rouen, Tarare, Lyon, Saint-Étienne, conservent ces modèles à dessins barbares et sauvages, à couleurs outrageusement mélangées, à semis de bouquets impossibles, à pois singulièrement accommodés, à filets mignons.

Quand le Rentier n'a pas un fils petit clerc en voie d'être employé, huissier audiencier, greffier, commis marchand, il a des neveux dans l'armée ou dans les douanes ; mais fils, neveux ou gendres, il voit rarement sa famille. Chacun sait que la succession du Rentier se compose de sa rente. Aussi dans cette tribu les sentiments sont-ils sans hypocrisie et réduits à ce qu'ils doivent être dans la société. Il n'est pas rare, dans cette classe, de voir le père et la mère faisant de leur côté, pour soutenir un fils, un neveu, les mêmes efforts que le neveu, le fils font pour leurs parents. Les anniversaires sont fêtés avec toutes les coutumes patriarcales, on y chante au dessert. Les joies domestiques empreintes de naï-

1. Métal imitant l'or.

veté sont causées par certains meubles longtemps désirés et obtenus au moyen de privations imposées. La grande religion des Rentiers est celle de ne rien avoir à autrui, de ne rien devoir. Pour eux, les débiteurs sont capables de tout, même d'un crime. Quelques rentiers dépravés font des collections, entreprennent des bibliothèques ; d'autres aiment les gravures ; quelques-uns tournent des coquetiers en bois de couleurs bizarres ou pêchent à la ligne sur les bateaux vers Bercy, sur des trains de bois où les débardeurs les trouvent quelquefois endormis, tenant leur canne abaissée. Nous ne parlerons pas des mystères de leur vie privée, le soir, qui les montreraient sous un jour original, et souvent font dire avec une sorte de bonhomie féminine par leur indulgente moitié : « Je ne suis pas la dupe des rendez-vous de monsieur au café Turc. »

Plus on tourne autour de cette figure, plus on y découvre de qualités excellentes. Le Rentier se rend justice, il est essentiellement doux, calme, paisible. Si vous le regardez trop attentivement, il s'inquiète et se contemple lui-même pour chercher le motif de cette inquisition. Vous ne le prendrez jamais en faute : il est poli, il admire tout ce qu'il ne comprend pas au lieu d'en plaisanter comme les individus du genre Hommes-Forts ; il salue les morts dans la rue, il ne passe jamais devant une porte tendue de noir sans asperger la bière ni sans demander le nom de celui auquel il rend les derniers devoirs ; s'il le peut, il s'en fait raconter la vie, et s'en va *donnant une*

larne à sa mémoire. Il respecte les femmes ; mais il ne se commet point avec elles, il n'a point le mot pour rire ; enfin, peut-être son plus grand défaut est-il de ne pas avoir de défauts. Trouvez une vie plus digne d'envie que celle de ce citoyen ! Chaque jour lui amène son pain et des intérêts nouveaux. Humble et simple comme l'herbe des prairies, il est aussi nécessaire à l'état social que le vert est indispensable au paysage. Ce qui le rend particulièrement intéressant est sa profonde abnégation : il ne lutte avec personne, il admire les artistes, les ministres, l'aristocratie, la royauté, les militaires, l'énergie des républicains, le courage moral des savants, les gloires nationales et les araignées mélomanes inventées par le *Constitutionnel*, les palinodies du *Journal des Débats* et la force d'esprit des ministériels ; il admet toutes les supériorités sans les discuter, il en est fier pour son pays. Il admire pour admirer. Voulez-vous apprendre le secret de cette admirable existence ? Le Rentier est ignorant comme un carpe. Il a lu les chansons de Piron. Sa femme loue les romans de Paul de Kock, et met deux mois à lire quatre volumes in-12, elle a toujours oublié les événements du premier volume au dernier, elle mitige sa lecture par l'éducation de ses serins, par la conversation avec son chat ; elle a un chat, et ce qui la caractérise est un amour immodéré pour les animaux. Quand le Rentier tombe malade, il devient l'objet du plus grand intérêt. Ses amis, sa femme et quelques dévotes le catéchisent, il se réconcilie généralement avec l'Église : il meurt

dans des sentiments chrétiens, lui qui jusqu'alors a manifesté de la haine contre les prêtres ; opinion due à S. M. libérale feu le *Constitutionnel 1^{er}*. Quand cet homme est à six pieds de terre, il est aussi avancé que les vingt-deux mille hommes célèbres de la *Biographie universelle*, dont cinq cents noms environ sont populaires. Comme il était léger sur la terre, il est probable que la terre lui est légère. La science ne connaît aucune épizootie qui atteigne le Rentier, et la Mort procède avec lui comme le fermier avec la luzerne : elle les fauche régulièrement.

Nous n'avons pas obtenu sans peine du patient micographe qui prépare son magnifique traité de Rienologie la description des variétés du Rentier ; mais il a compris combien elles étaient nécessaires à cette monographie, et nous avons livré leurs figures au crayon d'un dessinateur déjà nommé. L'auteur de la Rienologie admet les douze variétés suivantes :

I. LE CÉLIBATAIRE. Cette belle variété, qui se recommande par le contraste des couleurs de son vêtement, toujours omnicolore, se hasarde au centre de Paris. C'est au-dessous de ses gilets que vous pourrez voir encore les breloques de montre à la mode sous l'Empire : des graines d'Amérique montées en or, des paysages en mosaïque pour clef, des dés en lapis-lazuli. Ce Rentier se met volontiers au Palais-Royal en espalier, et a le vice de saluer sa loueuse de chaises. Le Célibataire se lance aux cours publics en hiver. Il dîne dans les restaurants infi-

mes, loge au quatrième dans une maison à allée où il y a un portier à l'entresol. Il se donne la femme de ménage. Certains individus portent de petites boucles d'oreilles, quelques-uns affectent un œil de poudre¹, et sont alors vêtus d'un habit bleu barbeau. Généralement bruns, ils ont de fantastiques bouquets de poils aux oreilles et aux mains, et des voix de basse-taille qui font leur orgueil. Quand ils n'ont pas l'œil de poudre, ils se taignent les cheveux en noir. Le Prudhomme trouvé par un de nos plus savants naturalistes, par Henri Monnier², qui le montre avec une complaisance infinie, magnifiquement conservé dans l'esprit, encadré de dessins admirables, le Prudhomme appartient à cette variété. Ces Rentiers parlent un idiome étrange. Quand on leur demande : « Comment vous portez-vous ? », ils répondent : « À vous *ram'mes devoares* ! » Si vous leur faites observer que le verbe *ramer ses devoirs* n'a pas le sens de *rendre ses devoirs*, ils vous répliquent d'un air presque narquois : « Voici trente ans que je dis *ram'mes devoares*, et à bien du monde, personne ne m'a repris ; et d'ailleurs ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes. » Ce Rentier n'est susceptible d'aucun attachement, il n'a pas de religion, il ne se passionne pour aucun parti, passe une partie de

1. Légère teinte de poudre.

2. Le caricaturiste et dramaturge Henri Monnier inventa le personnage de Joseph Prudhomme, bourgeois sot et sentencieux.

ses jours dans les cabinets de lecture, se réfugie le soir au café s'il pleut, et y regarde entrer et sortir les habitués. Nous ne pouvons les suivre dans leurs lentes promenades nocturnes quand il fait beau temps. Les *fructus belli*¹ en emportent chaque hiver une certaine quantité. Ne confondez pas ce genre avec le DAMERET : le Célibataire veut rester garçon, le Dameret veut se marier.

II. LE CHAPOLARDÉ. Cette variété a fourni le Gogo. Ce Rentier est irascible, mais il s'apaise facilement. Ses traits maigres offrent des tons jaunes et verdâtres. Il est le seul qui s'adonne à des idées ambitieuses mais incomplètes, lesquelles troublent sa mansuétude et l'aigrissent. Ce Rentier se prive de tout : il est sobre, ses vêtements sont râpés ; il grimpe encore plus haut que le précédent, affronte les rigueurs de la mansarde, se nourrit de petits pains et de lait le matin, dîne à douze sous chez Miseray ou à vingt sous chez Flicotaux, il userait cinq sous de souliers pour aller dans un endroit où il croirait pouvoir économiser trois sous. Le malheureux porte des redingotes décolorées où brille le fil aux coutures, ses gilets sont luisants. Le pelage de sa tête tient de celui du chinchilla, mais il porte ses cheveux plats. Le corps est sec, il a l'œil d'une pie, les joues rentrées, le ventre aussi. Cet imbécile calculateur, qui met sou sur sou pour se faire un capital

1. Fruits de la guerre.

afin d'augmenter son prétendu bien-être, ne prêterait pas à un homme d'honneur les mille francs qu'il tient prêts pour la plus voleuse des entreprises. Il s'attrape à tout ce qui présente un caractère d'utilité, se laisse prendre assez facilement par le Spéculateur, son ennemi. Les chasseurs d'actionnaires le reconnaissent à sa tête d'oiseau emmanchée sur un corps dégingandé. De tous les Rentiers, c'est celui qui se parle le plus à lui-même en se promenant.

III. LE MARIÉ. Ce Rentier divise sagement sa rente par allocations mensuelles, il s'efforce d'économiser sur cette somme, et sa femelle le seconde. Chez lui le mariage se trahit par la blancheur du linge, par des gilets couleur nankin, par des jabots plissés, par des gants de soie qu'il fait durer une année. Peu causeur, il écoute, et il a trouvé moyen de remplacer une première interrogation en offrant une prise de tabac. Remarquable par son excessive douceur, le Marié s'applique à quelques ouvrages domestiques, il fait les commissions du ménage, promène le chien de sa femme, rapporte des friandises, se range cinq minutes avant le passage d'une voiture, et dit « mon ami » à un ouvrier. Cet anthropomorphe s'indigne et amasse du monde quand un charretier brutalise ses chevaux, demande pourquoi tant charger une voiture, et parle d'une loi à faire sur les animaux, comme il en existe une en Angleterre, berceau du gouvernement constitutionnel. Si le charretier se met à l'état de rébellion envers les spectateurs, en sa

qualité de père de famille, le Marié s'évade. Il offre la plupart des caractères du Rentier proprement dit. Son défaut consiste à souscrire aux ouvrages par livraisons¹ en cachette de sa femme. Quelques-uns vont à l'Athénée² ; d'autres s'affilient à ces obscures sociétés chantantes, les filles naturelles du Caveau³, et nommées goguettes.

IV. LE TACITURNE. Vous voyez passer un homme sombre et qui paraît rêveur, une main passée dans son gilet, l'autre tient une canne à pomme d'ivoire blanc. Cet homme est comme une contrefaçon du Temps, il marche tous les jours du même pas, et sa figure semble avoir été cuite au four. Il accomplit ses révolutions avec l'inflexible régularité du soleil. Comme depuis cinquante ans la France se trouve toujours dans des circonstances graves, la police, inquiète et sans cesse occupée à se rendre compte de quelque chose, finit par suivre ce Rentier : elle le voit rentrer rue de Berry, au quatrième, s'essuyer mystérieusement les pieds sur un paillason fantastique, tirer sa clef, s'introduire dans un appartement avec précaution. Que fait-il ? on ne sait. Dès lors on l'observe. Les agents rêvent fabrication de poudre, faux

1. Livres publiés en plusieurs volumes.

2. Établissement où des savants et des hommes de lettres faisaient des lectures ou donnaient des cours.

3. Célèbre goguette parisienne du XVIII^e siècle, qui donna son nom à beaucoup d'autres.

billets, lavage de papier timbré. En le suivant le soir, la police acquiert la certitude que le Taciturne paye fort cher ce qui se donne aux étudiants. La police l'épie, il est cerné, il sort, entre chez un confiseur, chez un apothicaire, il leur livre dans l'arrière-boutique des paquets qu'il a dérobés à l'attention publique. La police multiplie alors ses précautions. L'agent le plus rusé se présente, lui parle d'une succession ouverte à Madagascar, pénètre dans la chambre incriminée, y reconnaît les symptômes de la plus excessive misère, et acquiert la certitude que cet homme, pour subvenir à ses passions, emploie son temps à rouler des bâtons de chocolat, à y coller des étiquettes : il rougit de son travail au lieu de rougir de la destination qu'il lui donne. Toute la vie de ce Rentier est concentrée sur une passion qui l'envoie finir ses jours, idiot, à Bicêtre ou aux Incurables.

V. LE MILITAIRE. Cette originale variété se recommande aux amateurs de types par le port de la canne, dont le cordon est en cuir tressé, et qu'il suspend à un bouton de la redingote ; par l'usage des bottes, par l'effacement des épaules, et par la manière de présenter les cavités thoraciques, enfin par une parole infiniment plus hardie que chez les autres variétés. Ce rentier, qui tourne sur lui-même avec tant de facilité que vous le croiriez monté sur un pivot, offre des péripéties trimestrielles assez curieuses. Au commencement de chaque saison, il est splendide et magnifique, il fume des cigares, régale ses amis d'esta-

minet, va manger des matelotes à la Rapée, ou des fritures de goujons : il a signé son certificat de vie chez l'obscur et riche usurier qui lui a escompté les probabilités de son existence. Tant que dure cette phase, il consomme une certaine quantité de petits verres, sa figure rougeaude rayonne, puis bientôt il revient à l'état inquiet de l'homme talonné par les dettes, et au tabac de caporal. Ce Rentier, le météore du genre, n'a point de domicile fixe. Il se dit volé par l'infâme qui *fait* la pension militaire : quand il en a tiré quelque notable somme, il lui joue le tour d'aller vivre à quelque barrière antarctique où il se condamne à la mort civile, en économisant ainsi quelques trimestres de sa pension. Là, le glorieux débris de nos armées vend, dit-on, quelquefois au restaurateur qui l'a nourri le certificat de vie dû au scélérat. Cette variété danse aux barrières, parle d'Austerlitz en se couchant au bivouac, le long des murs extérieurs de Paris, ivre d'un trimestre. Vous voyez quelques individus à trogne rouge, à chapeau bossué, linge roux, col de velours graisseux, redingote couleur crottin de cheval ornée d'un ruban rouge, allant comme des ombres dans les Champs-Élysées, sans pouvoir mendier, l'œil trouble, sans gants en hiver, en redingote d'alpaga en été, des Chodruc¹ inédits, ayant mille francs de rente et dînant à neuf sous à la barrière, après avoir jadis

1. Chodruc-Duclos était célèbre à Paris dans les années 1830. Surnommé *l'homme à la longue barbe*, il vivait dans le dénuement et se promenait en haillons au Palais-Royal.

encloué une batterie et sauvé l'Empereur. La blague militaire donne à leurs discours une teinte spirituelle. Ce Rentier aime les enfants et les soldats. Par un hiver rigoureux, le commissaire de police, averti par les voisins, trouve le débris de nos armées sur la paille dans une mansarde inclémente, il le fait placer par l'administration des hospices aux Incurables, au moyen d'une délégation en forme de ses pensions de la Légion d'honneur et militaire. Quelques autres sont sages, rangés, et vivent avec une femme dont les antécédents, la position sociale, est suspecte, mais qui tient un bureau de tabac, un cabinet de lecture, qui fabrique du fouet. Si leur existence est encore extrêmement excentrique, leur compagne les préserve de l'hôpital. Cette variété d'ailleurs est la plus extraordinaire : elle est panachée comme costume à un tel point qu'il est difficile de déterminer son caractère vestimental. Les individus de cette variété ont cependant une particularité qui leur est commune, c'est leur profonde horreur pour la cravate, ils portent un col ; ce col est crasseux, rongé, gras, mais c'est un col, et non une cravate de bourgeois ; puis ils marchent militairement.

VI. LE COLLECTIONNEUR. Ce Rentier à passion ostensible est mû par un intérêt dans ses courses à travers Paris, il se recommande par des idées bizarres. Son peu de fortune lui interdit les collections d'objets chers, mais il trouve à satisfaire sur des riens le goût de la collection, passion réelle, définie, recon-

nue chez les anthropomorphes qui habitent les grandes villes. J'ai connu personnellement un individu de cette variété qui possède une collection de toutes les affiches affichées ou qui ont dû l'être. Si, au décès de ce Rentier, la Bibliothèque royale n'achetait pas sa collection, Paris y perdrait ce magnifique herbier des productions originales venues sur ses murailles. Un autre a tous les prospectus, bibliothèque éminemment curieuse. Celui-ci collectionne uniquement les gravures qui représentent les acteurs et leurs costumes. Celui-là se fait une bibliothèque spécialement composée de livres pris dans les volumes à six sous et au-dessous. Ces Rentiers sont remarquables par un vêtement peu soigné, par les cheveux épars, une figure détruite ; ils se traînent plus qu'ils ne marchent le long des quais et des boulevards. Ils portent la livrée de tous les hommes voués au culte d'une idée, et démontrent ainsi la dépravation à laquelle arrive un Rentier qui se laisse atteindre par une pensée. Ils n'appartiennent ni à la tribu remuante des Artistes, ni à celle des Savants, ni à celle des Écrivains, mais ils tiennent de tous. Ils sont *toqués*, disent leurs voisins. Ils ne sont pas compris, mais toujours poussés par leur manie, ils vivent mal, se font plaindre par leurs femmes de ménage, et souvent entraînés à lire, à vouloir aller chez les hommes de talent ; mais les Artistes peu indulgents les bafouent.

VII. LE PHILANTHROPE. On n'en connaît encore qu'un individu, le Muséum l'empaillera sans

doute. Les Rentiers ne sont ni assez riches pour faire le bien, ni assez spirituels pour faire le mal, ni assez industriels pour faire fortune en ayant l'air de secourir les forçats ou les pauvres ; il nous semble donc impossible de créer une variété pour la gloire d'un fait anormal qui dépend de la tératologie, cette belle science due à Geoffroy Saint-Hilaire. Je suis à cet égard en dissentiment avec l'illustre auteur de la Rienologie : mon impartialité me fait un devoir de mentionner cette tentative qui d'ailleurs l'honore ; mais les Savants doivent aujourd'hui se défier des classifications : la Nomenclature est un piège tendu par la Synthèse à l'Analyse, sa constante rivale. N'est-ce pas surtout dans les riens que la science doit longtemps hésiter avant d'admettre des différences ? Nous ne voulons pas renouveler ici les abus qui se sont glissés dans la botanique à propos des Roses et des Dahlias.

VIII. LE PENSIONNÉ. Henri Monnier veut distinguer cette variété de celle des Militaires, mais elle appartient au type de l'Employé.

IX. LE CAMPAGNARD. Ce Rentier sauvage perche sur les hauteurs de Belleville, habite Montmartre, la Villette, la Chapelle, sous les récentes Batignoles. Il aime les rez-de-chaussée à jardin de cent vingt pieds carrés, et y cultive des plantes malades, achetées au quai aux Fleurs. Sa situation *extra-muros* lui permet d'avoir un jardinier pour inhu-

mer ses végétations. Son teint est plus vif que celui des autres variétés, il prétend respirer un air pur, il a le pas délibéré, parle agriculture, et lit le *Bon Jardinier*. Tollard¹ est son homme. Il voudrait avoir une serre, afin d'exposer une fleur au Louvre. On le surprend dans les bois de Romainville ou de Vincennes où il se flatte d'herboriser ; mais il y cherche sa pâture, il prétend se connaître en champignons. Sa femelle, aussi prudente que craintive, a soin de jeter ces dangereux cryptogames et d'y substituer des champignons de couche, innocente tromperie avec laquelle elle entretient ce Rentier dans ses recherches forestières. Pour un rien il deviendrait collectionneur. C'est le plus heureux des rentiers. Il a sous une vaste cloche en osier des poules qui meurent d'une maladie inconnue à ceux desquels il les achète. Le Campagnard dit *nous autres Campagnards*, et se croit à la campagne, entre un nourrisseur et un établissement de fiacres. La vie à la campagne est bien moins chère qu'à Paris, affirme-t-il en offrant du vin d'Auxerre, orgueilleusement soustrait à l'octroi. Fidèle habitué des théâtres de Belleville ou de Montmartre, il est dans l'enchantement, jusqu'au jour où perdant sa femme par suite de rhumatismes aigus, il craint le salpêtre pour lui-même et rentre, la larme à l'œil, dans Paris, qu'il n'aurait jamais dû quitter, si, dit-il, *il avait voulu conserver sa chère défunte !*

1. Médecin et botaniste, Claude Tollard dit Tollard aîné est l'auteur d'un *Traité des végétaux qui composent l'agriculture*.

X. L'ESCOMPTEUR. Cette variété pâle, blême, à garde-vue¹ verts adaptés sur des yeux terribles par un cercle de fil d'archal², s'attache aux petites rues sombres, aux méchants appartements. Retranchée derrière des cartons, à un bureau propre, elle sait dire des phrases mielleuses qui enveloppent des résolutions implacables. Ces Rentiers sont les plus courageux d'entre tous : ils demandent cinquante pour cent sur des effets à six mois, quand ils vous voient sans canne et sans crédit. Ils sont francs-maçons, et se font peindre avec leurs costumes de dignitaires du Grand-Orient. Les uns ont des redingotes vertes étriquées qui leur donnent, non moins que leur figure, une ressemblance avec les cigales dont l'organe clair est dans leur larynx ; les autres ont la mine fade des veaux, procèdent avec lenteur et sont doucereux comme une purgation. Ils perdent dans une seule affaire les bénéfices de dix escomptes usuraires, et finissent par acquérir une défiance qui les rend affreux. Cette variété ne rit jamais et ne se montre point sans parapluie ; elle porte des doubles souliers.

XI. LE DAMERET. Cette variété devient rare. Elle se reconnaît à ses gilets qu'elle porte doubles ou triples, et de couleurs éclatantes, à un air pro-

1. Sorte de visières portées au-dessus des yeux pour les protéger de la lumière.

2. Fil de métal.

pret, à une badine au lieu de canne, à une allure de papillon, à une taille de guêpe, à des bottes, à une épingle montée d'un énorme médaillon à cheveux ouvragés par le Benvenuto Cellini des perruques, et qui perpétue de blonds souvenirs. Son menton plonge dans une cravate prétentieuse. Ce Rentier, qui a du coton dans les oreilles et aux mains de vieux gants nettoyés, prend des poses anacréontiques, se gratte la tête par un mouvement délicat, fréquente les lieux publics, veut se marier avantageusement, fait le tour des neufs à Saint-Roch pendant la messe des belles, passe la soirée aux concerts de Valentino, suit la mode de très loin, dit « Belle dame ! », flûte sa voix et danse. Après dix années passées au service de Cythère, il se compromet avec une intrigante de trente-six ans, qui a deux frères chatouilleux, et finit par devenir l'heureux époux d'une femme charmante, très distinguée, ancienne modiste, baronne et gagnée par l'embonpoint, puis il retombe dans le Rentier proprement dit.

XII. LE RENTIER DE FAUBOURG. Cette variété consiste en restes d'ouvriers, ou de chefs d'ateliers économes, qui se sont élevés de la veste ronde et du pantalon de velours à la redingote marron et au pantalon bleu, qui n'entrent plus chez les marchands de vin, et qui, dans leurs promenades, ne dépassent pas la porte Saint-Denis. Ce Rentier est tranquille, ne fait rien, est purement et simplement vivant, il joue aux boules, ou va voir jouer aux boules.

Pauvre argile d'où ne sort jamais le crime, dont les vertus sont inédites et parfois sublimes !, carrière où Sterne a taillé la belle figure de mon oncle Tobie¹, et d'où j'ai tiré les Birotteau², je te quitte à regret. Cher Rentier, apprête-toi, dès que tu liras cette monographie, si tu la lis, à soutenir le choc du remboursement de ton Cinq pour Cent Consolidé, ce dernier TIERS de la fortune des Rentiers, réduite de moitié par l'abbé Terray, et que réduiront encore les Chambres avec d'autant plus de facilité que, quand une trahison légale est commise par mille personnes, elle ne charge la conscience d'aucune. En vain tu as lu pendant trente ans, sur les affiches tour à tour républicaines, impériales et royales du Trésor : RENTES PERPÉTUELLES ! Malgré ce jeu de mots, pauvre agneau social, tu seras tondu en 1848, comme en 1790, comme en 1750. Sais-tu pourquoi ? tu n'auras peut-être que moi pour défenseur. En France, qui protège le faible récolte une moisson d'injures lapidaires. On y aime trop la plaisanterie, le seul fait d'artifice que tu ne vois pas, pour que tu puisses y être plaint. Lorsque tu seras amputé du quart de ta rente, ton Paris bien-aimé te rira au nez, il lâchera sur toi les crayons de la caricature, il

1. Personnage de *La Vie et les opinions de Tristram Shandy*, de l'écrivain anglais Laurence Sterne (1776 pour l'édition française).

2. Famille bourgeoise de *La Comédie humaine*, dont l'histoire est racontée dans *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau* (1838).

te chantera des complaintes pour *De Profundis*, enfin il te clouera entre quatre planches lithographiques ornées de calembours.

Parus chez le même éditeur

COLLECTION « MIROIRS DES HOMMES »

Edgar Poe, sa vie et ses œuvres, Charles Baudelaire

Le Club des haschischins (suivi de *La Pipe d'opium*),

Théophile Gautier

Pensées, réflexions et maximes, Chateaubriand

Bombance & Bagatelle, collectif

Les Grisettes à Paris, Ernest Desprez

Le Gamin de Paris, Gustave d'Outrepoint

Le Bourgeois de Paris, Anaïs Bazin

Le Propriétaire, Amédée Achard

*De l'usage de saluer ceux qui éternuent et de leur adresser
des souhaits*, Théodore de Jolimont

Monologie du mois d'avril (et de ses poissons), Théodore
de Jolimont

Retrouvez notre catalogue sur notre site internet :

<http://premiereheure.free.fr>